

Portrait de groupe avec puces et prothèses *Le Dernier Feu*

Hervé Guay

Number 147 (2), 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69470ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Guay, H. (2013). Review of [Portrait de groupe avec puces et prothèses / *Le Dernier Feu*]. *Jeu*, (147), 24–28.

Le Dernier Feu

TEXTE **DEA LOHER** / TRADUCTION **LAURENT MUHLEISEN**

MISE EN SCÈNE ET SCÉNOGRAPHIE **DENIS MARLEAU** ET **STÉPHANIE JASMIN**, ASSISTÉS DE **MARTIN ÉMOND**

LUMIÈRES **MARC PARENT** / COSTUMES **GINETTE NOISEUX** / CONCEPTION VIDÉO **STÉPHANIE JASMIN**

DESSINS ANIMÉS **MARIE-PIERRE NORMAND** / MUSIQUE **JÉRÔME MINIÈRE**

MONTAGE ET STAGING VIDÉO **PIERRE LANIEL** / ACCESSOIRES ET ASSISTANCE AU DÉCOR **STÉPHANE LONGPRÉ**

DESIGN SONORE ET RÉGIE SON **JULES BEAULIEU** / MAQUILLAGES ET COIFFURES **ANGELO BARSETTI**

AVEC **PETER BATAKLIEV** (PETER), **ANNICK BERGERON** (EDNA), **MAXIME DENOMMÉE** (RABE),

NOÉMIE GODIN-VIGNEAU (KAROLINE), **LOUISE LAPRADE** (ROSMARIE), **JÉRÔME MINIÈRE** (OLAF),

DANIEL PARENT (LUDWIG) ET **ÉVELYNE ROMPRÉ** (SUSANNE).

COPRODUCTION DE L'**ESPACE GO** ET D'**UBU, COMPAGNIE DE CRÉATION**,

PRÉSENTÉE À L'ESPACE GO DU 22 JANVIER AU 16 FÉVRIER 2013.

HERVÉ GUAY

PORTRAIT DE GROUPE AVEC PUCES ET PROTHÈSES

Le Dernier Feu appartient à une veine du parcours de Denis Marleau dont l'importance s'accroît : celle où il travaille sur des textes directement écrits pour la scène, en clair, sur des pièces qu'il monte de la première à la dernière réplique ; celle aussi où il en signe la mise en scène avec sa compagne, Stéphanie Jasmin. Mises en scène à quatre mains dans lesquelles les projections occupent une importance notable. Les images de Jasmin, si l'on me permet une métaphore empruntée au monde du studio d'enregistrement, composent alors une piste du spectacle à la fois liée à la trame principale et autonome sur le plan esthétique. Cette piste parvient ainsi à créer une poésie visuelle comparable à la musique des mots émanant de la plupart des spectacles du maître. Magie des correspondances par quoi cette association de deux artistes en pleine possession de leurs moyens fait de la représentation à la fois quelque chose de riche, de singulier et d'ancré dans son temps.

Ce désir de marier le visuel et le verbal apparaît chez Marleau depuis longtemps, dans *Intérieur*, par exemple, où la lumière jouait un rôle similaire. La force des propositions des artistes visuels avec qui Marleau a travaillé allait aussi dans ce sens. Il me semble cependant qu'avec Jasmin, un point

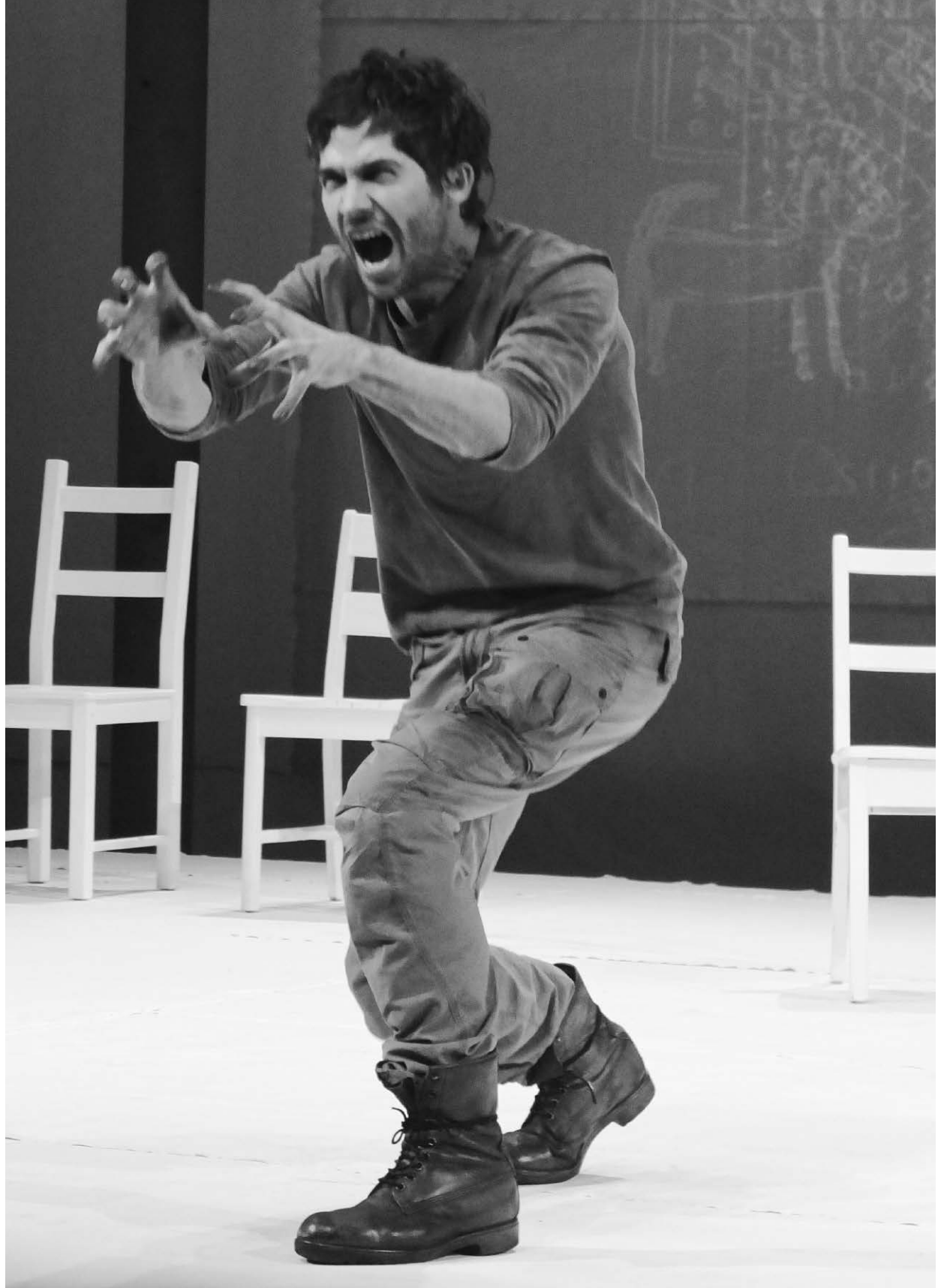
d'équilibre est trouvé dont atteste *le Dernier Feu* de Dea Loher, créé à l'Espace GO en janvier 2013. À tel point qu'on ne saurait imaginer la mise en scène de ce texte dramatique sans la graphie, le dessin et les surfaces de projection qui l'enluminent. Cette production est aussi la preuve que cette mise en commun sert avec la même grâce des œuvres du répertoire et le théâtre contemporain – voire davantage le second que les premières, dans la mesure où la piste visuelle offre à des dramaturgies moins évidentes une voie d'accès supplémentaire, un zeste de concret auquel d'aucuns peuvent s'accrocher pour suivre une fable parfois très déconstruite.

Tel est le cas du *Dernier Feu*, qui offre un tressage de voix surprenant le spectateur dès l'entrée en scène des acteurs qui se fait par la salle, ceux-ci d'ailleurs nous quitteront de la même façon, pareille à une apparition fugace et vive. Qu'est-ce qui les réunit devant nous ? Un accident, banal s'il n'avait causé la mort d'un enfant, dont nous apprendrons que tous se sentent responsables à un titre ou à un autre,

Le Dernier Feu de Dea Loher,
mis en scène par Denis Marleau et Stéphanie Jasmin
(Espace GO/UBU, 2013).

Sur la photo : Maxime Denommée.

© Stéphanie Jasmin.







accident qui a fait basculer leur vie dans un *après* où ils cherchent encore à comprendre la part réelle prise par chacun dans l'événement, et enregistrent comment celui-ci les a transformés, métamorphosés en êtres fissurés, blessés, à jamais incomplets. Sept ans après, nous assistons surtout à la prise de conscience de cette fracture en chacun d'eux par l'entremise du retour commun sur cet accident auquel nous convoque l'auteure par récits et monologues intérieurs interposés.

Il y a d'abord la famille endeuillée : le père, la mère, la grand-mère. Puis le cercle des voisins : la maîtresse du père et le couple homosexuel, dont le plus jeune paraît au premier abord comme le principal responsable de l'accident. Il se terre dans son appartement, tandis que son partenaire, dans la quarantaine, infesté de puces, ne cesse de se gratter. Au troisième degré, le témoin, un étranger, et la policière, obsédée par la traque de terroristes, dont le véhicule a fauché l'enfant et sa santé mentale par la même occasion. Impact que nous ne mesurerons qu'un peu plus tard, comme bien d'autres dans ce drame où il est toujours difficile de déterminer si ce qui s'est défilé l'a été en raison de la mort de l'enfant, par le simple passage du temps ou à cause du passé chargé des personnages. Autre qualité de la fable, l'auteure laisse des zones d'ombre, n'explique pas tout, mais termine sa pièce en donnant l'impression d'avoir attaché tous les fils, d'avoir accompagné ses héros jusqu'au bout de leur désarroi, de les avoir confrontés aux démons qui les hantent.

Sous l'œil de Dea Loher, ce drame familial est aussi celui d'une communauté morcelée et précaire. L'action se déroule dans un quartier modeste de Berlin. Attentive aux conditions de vie de ses personnages, jusque dans les détails les plus concrets, l'auteure dramatique l'est et elle en tire un humour volontiers incongru, doublé d'une tendresse à l'égard des individus désemparés qu'elle réunit, ce qui n'empêche pas la puissance dramatique d'irradier. Ce qu'elle réussit le mieux cependant, c'est de juxtaposer et de faire se croiser avec maestria ces destins auxquels sa polyphonie donne accès par bribes, par à-coups et digressions. Le plus grave voisine le léger et le quotidien. La maladie et la mort rôdent, mais également le chômage, la dépression, la passion, le sexe à la petite semaine, le mutisme, la mauvaise conscience et l'indicible poids des souvenirs. Brillant portrait de groupe saisi au détour d'une épreuve qui sert de révélateur à ceux et celles dont « elle » a croisé le chemin sans qu'ils l'aient vue venir ou sans qu'ils aient pu l'éviter.

Louise Laprade, Daniel Parent, Maxime Denommée, Peter Batakiev, Évelyne Rompré, Annick Bergeron et Noémie Godin-Vigneau dans *Le Dernier Feu* (Espace GO/UBU, 2013).
© Stéphanie Jasmin.

Marleau et Jasmin ont situé ce tableau à sept personnages dans un grand lieu commun que ceux-ci partagent et où ils évoluent, et tapissé le fond de la scène et ses côtés de morceaux de canevas écru se superposant les uns aux autres. L'effet est saisissant en ce qu'il découpe chacun des personnages sans que nous perdions de vue sa place dans l'ensemble. Ces murs s'animent tout au long de la représentation par l'entremise de la conception vidéo de Jasmin : à commencer par le début et la fin où le texte de Loher défile pendant quelques minutes, extrémités du spectacle encadrées, sur le plan visuel, par les dessins animés de Marie-Pierre Normand, sous la forme de crayonnages naïfs, des immeubles, des objets et même d'un chien, bref, de tout ce qui peuple cette communauté. La pâle ardoise ainsi ébauchée devient de plus en plus complète au fur et à mesure que la représentation progresse. À un autre degré de réalité, la scène est aussi structurée par de vrais éléments de décor, notamment un bain, un lit, une table pourvue d'un ordinateur portable, occupés ou utilisés à maintes reprises par certains personnages. Un seul meuble finira par rassembler l'ensemble de la distribution, le lit, où, à la fin de la pièce, les voix et les corps de presque tous les interprètes se mêleront pour former un tableau superbe de l'emmêlement dont est faite toute existence humaine.

Si cet écrin fait résonner, anime et éclaire ces destins imbriqués, il est en quelque sorte illuminé par la prestation des comédiens allumés qui y évoluent. Comparativement aux mises en scène ciselées et rigoureuses des débuts de Marleau ou, plus récemment, de *Jackie*, les acteurs du *Dernier Feu* se déplacent, bougent et même errent d'une manière plus libre sur ce vaste plateau, la parole étant ici ce qui est rigoureusement placé, rythmé et chanté. Les *songs* mis en musique et interprétés par Jérôme Minière illustrent particulièrement bien ce souci rythmique qui traverse l'ensemble de la pièce. Ils renouvellent du même coup le procédé brechtien. L'étrangeté n'émane pas ici de l'âpreté de la voix et de son caractère hachuré, mais du timbre aigu et détaché du réel adopté par l'adolescent renfermé incarné par le chanteur. Autant le choix de Minière sonne juste, autant le reste de la distribution apporte son concours à la construction de cette fascinante polyphonie. De la présence fantomatique et en même temps bien terrienne de Louise Laprade en grand-mère victime de l'Alzheimer à celle, un brin burlesque, du pathétique Peter de Peter Bataklijev, dont le corps est encore plus expressif que le verbe, en passant par la chef de police masculine et troublée d'Annick Bergeron, chacun parvient à imprimer sa marque à des figures qui ne vont pourtant pas toujours de soi.

Trois acteurs portent la partie plus dramatique du spectacle : Daniel Parent, en époux coincé et obligé de Susanne, Évelyne Rompré, en mère enténébrée par le deuil et habitée par une passion presque morbide, mais surtout Maxime Dénommée qui sait traduire l'étrangeté et la violence de Rabe jusqu'à son paroxysme. Dans un tout autre registre que lui, mais tout aussi merveilleuse, Noémie Godin-Vigneau impressionne dans le rôle le plus délicat du spectacle. À la suite d'un cancer du sein, sa Karoline a dû changer de vie et s'habituer à des prothèses mammaires dont elle semble ne savoir que faire. De même que le drame de Loher si habilement mis en scène par Jasmin et Marleau réussit à nous faire sourire et à nous toucher, l'actrice trouve l'équilibre entre le ridicule et le terrible, figure attachante et dégingandée, comme le théâtre contemporain en recèle peu. Les spectateurs qui jugent ces écritures dramatiques rébarbatives et intellectuelles trouveront peut-être dans *le Dernier Feu* de quoi les faire changer d'avis. ■